

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

Compte rendu

Yolande Grisé

Numéro 49, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38589ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grisé, Y. (1988). Compte rendu. *Lettres québécoises*, (49), 64–66.

«Le dernier homme de la renaissance»

Jean C. Lallemand raconte de Bertrand Vac, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1987, 319 p., 19,95\$.

En novembre dernier, quelque temps à peine après la parution de ses souvenirs dans un ouvrage aussi discret que son mécénat, le dernier survivant des fondateurs de l'Orchestre symphonique de Montréal, Jean Clovis Lallemand, s'éteignait à Montréal, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Dans son récit à deux voix, cet ami des arts et des lettres convie une foule de personnages d'hier et d'aujourd'hui qui ont marqué de leurs talents, de leur réputation et de leur culture notre siècle. L'ouvrage pullule de renseignements de tout ordre sur un mode de vie à jamais disparu.

Né à Montréal le 19 décembre 1898, dans le milieu fermé des grandes fortunes, Jean C. Lallemand aura connu une longue vie de riche célibataire écoulée dans une très grande liberté de moyens et d'esprit, ce qui fut du plus heureux effet.

Son père, Frédéric A. Lallemand, avait mené des affaires prospères dans le traitement des graisses animales, à New York, et, par la suite, dans l'industrie de la levure, à Montréal et à Laprairie. Cette réussite lui avait permis d'installer les quartiers familiaux rue Sherbrooke, dans le fameux *Golden Square Mile* :

Les trois quarts des richesses de tout le pays appartenaient à des gens qui habitaient cette enclave, c.-à-d. la partie de Montréal qui va de la rue Guy jusqu'à Université et du boulevard Maisonneuve jusqu'aux demeures les plus haut perchées au flanc de la montagne. (p. 18)



Sa mère, Albertina Laurendeau, est née Dostaler. C'était la fille du député de Berthier et la tante d'André Laurendeau (du *Devoir*). Benjamin de la famille, Jean Lallemand avait quatre frères : Alfred, Rémus, Albert et Rodolphe, trois hommes d'affaires et un médecin. Cet environnement masculin était loin d'être terne. Joyeuse et animée par les activités de chacun, le tourbillon des réceptions et des obligations mondaines, et le branle-bas des domestiques, la maison jouissait d'une «discipline qui laissait à chacun la possibilité de vivre à sa guise» (p. 25) et une complète liberté de parole, à laquelle obtempérait Madame Lallemand. Elle était, d'ailleurs, celle qui riait volontiers le plus à l'heure des repas où «les conversations étaient lestes» (p. 26). C'est donc dans une ambiance choyée et somptueuse que le jeune garçon acquit ses manières de prince, élégantes et distinguées, son amour de la vie et son dédain du qu'en-dira-t-on.

Un des souvenirs «les plus marquants» de sa prime jeunesse fut la mort prématurée d'un compagnon d'études.

Elle lui fit ouvrir les yeux sur la précarité des choses et lui fit conclure qu'«il fallait profiter [de la vie] autant que possible pendant qu'on vivait, aussi longtemps qu'elle durerait» (p. 17). Principe auquel il fut toujours fidèle, comme en témoigne le récit d'une existence qui a connu une époque et une société où certains vivaient «à grandes guides» (p. 21). Pour sa part, ce fut un homme sensé qui ne se contenta pas de jouir de la vie bêtement et seul, mais s'ingénia à combler de ses largesses et de son amitié les particuliers, les organismes et les institutions qui avaient besoin de son aide et savaient l'apprécier.

La vie au début du siècle n'était pas une partie de plaisirs pour tout le monde. Si Frédéric Lallemand faisait au début pas moins de 2 000\$ par jour (p. 15) à sa seule usine américaine, une *bonne* cuisinière gagnait, par contre, 35\$ par mois (p. 24) et une simple «boniche», 3\$ par semaine (p. 42). Chez le pâtissier Kerkulu, rue Saint-Denis, on pouvait certes manger un gâteau et boire un chocolat chaud pour dix cents (p. 38). Mais, à l'usine familiale Lallemand, «les salaires du temps» (p. 55) s'élevaient à 7\$ ou 8\$ pour onze heures de travail par jour et six jours par semaine! À la *Montreal Tramways* où Jean Lallemand découvrit les dures réalités de la vie laborieuse (l'espace de quelques semaines en attendant les résultats de son bac complété au collège Sainte-Marie), il gagnait 10\$ par semaine (p. 56). Quelques années plus tard, après des études de droit à l'Université McGill, l'usine paternelle lui versera «cent fois» (p. 74) plus pour diriger le personnel de Montréal et Laprairie; et il continuera d'habiter chez ses parents et d'y donner de belles réceptions sans déboursier un sou.

À travers des pages bourrées de pré-

cisions étonnantes, d'incidents cocasses, d'anecdotes amusantes ou tragiques mais jamais ennuyantes, on voit défiler dans les salons de la rue Sherbrooke le gratin du *Who's who* des affaires, de la politique et surtout des arts de nombreux pays et de différentes époques. Théâtre, musique, chant, danse, livres et tableaux, Jean Lallemand était insatiablement curieux de tout : chaque passage d'artiste célèbre à Montréal donnait lieu à une réception mémorable. Les invités du maître de céans à la ville ou à la campagne — il habita dix ans le manoir de Beaujeu à Coteau-du-lac et une résidence, «La Fougeraie», à Saint-Hippolyte-de-Kilkenny (p. 84) — figuraient parmi les noms les plus en vue : Tourmanova et Markova, les fameuses ballerines russes, Antoine de St-Exupéry, Charles Boyer, Yehudi Menuhin, Arthur Rubinstein, Madeleine Renaud et Jean-Louis Barreault, Francis Poulenc, Otto Klemperer, Bruno Walter, Vladimir Golschman, Marian Anderson, Charles Munch, Marguerite Yourcenar, René Huygues, etc. Son attrait pour les choses de l'esprit était profond et il savait s'entourer d'amis et d'artistes qui le partageaient, comme ils partageaient avec lui et entre eux leur immense érudition. De nos jours, déplore Jean Lallemand, «les grands artistes sont des techniciens sans culture générale» (p. 188) :

Sans doute, il y a encore de bons pianistes, de bons violoncellistes, de bons violonistes, etc. mais ils ne connaissent que leur art. Ils sont incapables de parler peinture, philosophie, histoire ou littérature. (p. 296)

S'il aime accueillir chez lui, au Ritz Carlton ou dans quelque autre lieu les artistes de renom d'ici et d'ailleurs, il aime également parcourir le monde. De nombreux voyages l'amènèrent en Europe, aux États-Unis et jusqu'au Japon qu'il n'appréciait guère et où la seule chose qui l'ait «étonné ou plu» fut un massage avec les coudes (p. 283)! Partout, il s'est créé des liens d'amitié avec nombre de gens extraordinaires tels le bijoutier français Cartier ou encore la comtesse Greffulhe, «héroïne dont s'était inspiré Proust pour son personnage de la comtesse de Guermantes» (p. 245). Bien des passages dans ces souvenirs pourraient illustrer le regard amusé que Jean Lallemand jetait sur le monde et sur lui-même : la description de l'audience papale avec Pie XII (p. 235) est tout à fait spirituelle, à cet égard.



Jean C. Lallemand

Cette existence tourbillonnante de plaisirs et de mondanités ne fut pas pour autant stérile. Loin de là. Le recueil de souvenirs compilés par Bertrand Vac fait une place importante aux multiples appuis de tous ordres dispensés par le dilettante exceptionnel que fut Jean Lallemand. Sur le plan musical, sa contribution a été majeure. Mentionnons sa collaboration au *Ladies Morning Musical Club* (p. 82), sa participation à la fondation de la Société des concerts symphoniques de Montréal dont il occupa la présidence à deux reprises, de 1941 à 1945 (p. 16) et de 1957 à 1959 (p. 256), une fois celle-ci devenue l'Orchestre symphonique de Montréal. Il aida à mettre sur pied les «Matinées symphoniques» et fonda le Prix de composition Jean-Lallemand (p. 137). Il accepta la présidence des concerts en plein air sur la montagne (p. 144). Il apporta son soutien à la création de la chorale d'enfants la Petite Maîtrise de Montréal (p. 145). Il se prêta à la fondation de l'Orchestre de chambre de Montréal (p. 163) et appuya la fondation de l'*Opera Guild* de Pauline Donald (p. 167). Il fut associé aux Concerts Sarah-Fisher (p. 168) et membre du conseil d'administration de la fondation Ward consacrée à la conservation de la tradition du chant grégorien (p. 203), etc. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les manifestations de charité et les nombreuses campagnes d'aide qu'il a animées, organisées, soutenues de son temps, de son énergie et de ses deniers : le camp d'été de l'Institut Bruchési pour les familles démunies des tuberculeux (p. 89, 138), la Société amicale des aveugles (p. 138), la bibliothèque publique d'Hochelaga pour les enfants (p. 142), le camp de vacances des Pères franciscains (p. 162) sont du nombre. Sur le plan des rela-

tions culturelles dans une ville comme Montréal, Jean Lallemand a joué, entre autres, un premier rôle par sa prise en charge de l'Alliance française en 1952 (p. 224) jusqu'en 1960 (p. 256). Lors de l'Expo 67, il faisait partie, bien sûr, du comité de réception de la Ville de Montréal. À ce sujet, voici son témoignage à propos de la visite retentissante du Général de Gaulle à cette occasion, qui semble avoir ébranlé le président de la République française plus que tout autre :

Au lendemain de son fameux discours au balcon de l'Hôtel de Ville, et avant la réception au Chalet de la Montagne, il y eut un petit déjeuner à l'hôtel Windsor. Petit déjeuner pour une douzaine de personnes, dont le consul de France et peut-être l'ambassadeur, quelques officiers de la suite du général, Thomas Vien et moi. Douze hommes autour d'une table où on causa de banalités et où le général, pas très loquace de nature, l'était encore moins ce matin-là. Heureusement, ce fut court. (p. 280)

Il faut savoir gré à l'écrivain Bertrand Vac d'avoir recueilli, juste avant qu'il ne disparaisse, les confidences de ce témoin du XX^e siècle et de nous les avoir présentées. Pour le commun des mortels dont nous sommes, il est difficile d'avoir aussi librement accès à la minorité la plus exclusive du monde que sont les riches. Au surplus, ce livre est un aperçu intéressant de la vie extraordinaire d'un esthète canadien-français qui aura, semble-t-il, partagé avec les princes de la Renaissance trois privilèges exceptionnels : la richesse, l'amour de l'art et la générosité. Hélas, «trois fois hélas», on ne peut en dire autant de la maison d'édition! La présentation plus que banale de l'ouvrage éclipse l'originalité du sujet. Elle compromet malheureusement le plaisir véritable d'une lecture qui pique l'intérêt par le milieu qu'elle décrit, l'information et les curiosités qu'elle accumule et qui satisfait non moins agréablement l'esprit par le style de la prose écrite et parlée. C'est ainsi qu'un simple coup d'œil sur l'inscription du titre provoque un premier malaise : qui raconte qui?, se demande-t-on. Il est impossible de saisir à première vue qu'en fait, c'est Jean C. Lallemand qui se raconte. Seul un mince filet, quasiment invisible à l'œil nu, sert de garde-fou au non-sens suggéré : *Jean C. Lallemand raconte Bertrand Vac!*

En outre, conçu selon un plan chronologique, le livre morcelle cette longue existence consacrée à l'art de vivre au milieu de célébrités, de rencontres d'élites et d'expériences exceptionnelles en une série de petites séquences

par André Renaud

Deux essais intéressants sur le Québec

La Petite Noirceur de Jean Larose, Montréal, Boréal, 1987, 203 p., 15,95\$.

Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire de Heinz Weinmann, Montréal, l'Hexagone, 1987, 477 p., 24,95\$.

1. La Petite Noirceur

J'évite habituellement de parler de ces livres fourre-tout où les auteurs, pressés de publier, rassemblent ce qu'ils croient être leurs textes les plus percutants pour les offrir à la méditation du lecteur. Je fais exception ici parce que *La Petite Noirceur* est une des trop rares réflexions sur le Québec post-référendaire et qu'il est temps, à mon avis, que les écrivains québécois entreprennent la tâche ardue d'analyser ce qui s'est produit et de se pencher sur le rôle qu'ils ont pu jouer dans ce drame.

Le silence voulu et persévérant qui a suivi le 20 mai 1980, silence qui a trop duré et qui ressemble à une espèce de honte nationale, de crime de famille qui cesserait d'être réalité dès lors que l'on cesse d'en parler, il faut le rompre et lever la tête. Autruches que nous sommes!

Nous, les Québécois, avons la devise nationale la plus paradoxale qui soit, et la plus mensongère, étant de tous les peuples de la terre celui qui oublie le plus rapidement. Et ajoutons que cela n'est pas de la générosité mais de la bonasserie.

L'auteur de ce petit livre hétéroclite et un peu hirsute a tout à fait raison de faire la remarque suivante : « Il n'y aura pas de renouveau au Québec sans la fidélité — critique — de la mémoire à ce qui s'est passé; pas de nouvelle génération intellectuelle ou politique sans une relance de la pensée là où le projet national de libération a été lâché, mis en crise et en quelque sorte retourné contre soi. » Rappelons-nous combien étaient diserts nos écrivains, avant le référendum et depuis novembre 1976, chantant révolution, naissance, libération, âge de la parole, toutes choses qui n'existaient



hélas toujours que dans leur fertile imaginaire. De la façon la plus débridée du monde, et encore plus durant la campagne référendaire, ils ont donné libre cours à un lyrisme souvent larmoyant et immanquablement inefficace. Comme celui-ci : « Et le projet collectif québécois, rapillé en une littérature nationale, a pu être pris en charge par son peuple et par les hommes politiques, notre avenir enfin engagé. Car le 15 novembre 1976, le Québec est sorti de la littérature pour entrer dans l'histoire. Oui, l'imaginaire s'inscrit dans le réel. » Des phrases comme celle-ci (le pauvre Jean Royer est l'auteur de cette dernière) n'auront réussi, ce qui caractérise bien notre peuple, qu'à voiler la réalité dans des métaphores creuses et caduques. Vous voulez parler d'indépendance? Parlez du pain quotidien!

Ce petit livre est intéressant pour la franchise qu'y met l'auteur et parce que l'on y retrouve aussi l'esprit qui animait, comme un souffle rafraîchissant, *Les Insolences du Frère Untel* parues en 1960. (Depuis cette date, le frère Untel a pris le pseudonyme de Jean-Paul Desbiens, et comme le bourgeois gentilhomme de Molière, il fait de la prose dans *La Presse*.) Ainsi, Jean Larose n'est pas doux pour ses compatriotes et comme tous ceux d'ici qui connaissent et aiment l'Europe, il n'est pas sans avoir envie, plusieurs fois par mois, de lever l'ancre et de dire adieu aux bords du Saint-Laurent : « Regarde avec amour sur les bords du grand fleuve/Un peuple jeune encore qui grandit frémissant. » Mon Dieu!

narratives, d'ordre tantôt biographique, tantôt anecdotique coiffées de sous-titres hétéroclites qui laissent une impression de bric-à-brac. Point de repères marquants dans cet amas de souvenirs dont le fil du récit dérive à la remorque du temps et des événements. Paradoxalement, la narration à deux voix, celle de Jean Lallemand et celle de Bertrand Vac, crée une certaine unité, mais le passage constant du *il* au *je* parmi ce foisonnement de personnages ne sert pas toujours la clarté du texte. L'idée d'une composition en duo convient particulièrement bien en la circonstance, et on en comprend la raison d'être. Il est toutefois regrettable que sa réalisation formelle soit si peu accordée au bon goût du sujet. Pour distinguer les propos de Jean Lallemand lui-même du texte de soutien servi par Bertrand Vac, qui le relaye successivement, pourquoi a-t-on choisi d'endeuiller les marges de gauche du livre d'un sinistre trait noir vertical qui cerne et enlaidit les pages? À certains endroits (p. 175, 190, 194, 260), sans raison apparente, des filets horizontaux, cette fois, s'interposent dans le texte. Ajoutons, pour conclure ces remarques, qu'une introduction explicative aurait été utile pour situer les choses : faire la genèse du projet, énoncer ses objectifs, exposer la méthode et prévenir le public. Sans table des matières, sans index des noms, avec une bibliographie bricolée et des remerciements mal ficelés, cet ouvrage qui aurait pu constituer un document rare se présente, en fait, comme un livre déplorablement étrié. Jean C. Lallemand méritait mieux. Et les lecteurs, qui déboursent les montants que l'on sait pour s'instruire, se cultiver ou se divertir, aussi. □